

Joyce McDougall, une écoute lumineuse, de Philippe Porret

Doris-Louise Haineault

L'avenir du clinicien II

Volume 17, Number 2, automne 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/019428ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/019428ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue Santé mentale au Québec

ISSN

1192-1412 (print)

1911-4656 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Haineault, D.-L. (2008). Review of [*Joyce McDougall, une écoute lumineuse, de Philippe Porret*]. *Filigrane*, 17(2), 195–196. <https://doi.org/10.7202/019428ar>

Joyce McDougall, une écoute lumineuse, de Philippe Porret,

doris-louise haineault

Philippe Porret, en écrivant la biographie de Joyce McDougall, met devant la scène les origines, les bases de la théorisation mcdougallienne.

Pour elle, être humain, c'est difficile, il faut créer pour s'en sortir et jongler avec les difficultés de la vie. Névrose, psychose, perversion sont, pour cette psychanalyste contemporaine, des créations, des tentatives d'autoguérison qui, néanmoins, témoignent des conflits psychiques déchirants pour l'enfant tapi au fond de l'adulte. Pour ne pas sombrer dans la dépression ou se dissoudre dans l'angoisse, chacun, selon elle, survit en créant un édifice psychique architecturé par la magie infantile mégalomane et impuissante. L'analyste aurait pour tâche de solutionner cette autoguérison qui échoue, en lisant les scènes scénarisées par un enfant oublié et en nouant les représentations et les affects déçus ou reprisés.

La spécificité de Joyce McDougall réside en ce qu'elle théorise la psychanalyse en se donnant la liberté d'aller puiser aux émotions ressenties durant son enfance, son adolescence et sa vie de jeune mère. Ainsi, son incursion dans la psychosomatique trouve racine dans son histoire personnelle où petite fille, quand elle allait à la ferme de sa grand-mère, des boutons apparaissaient sur tout son corps pour complètement disparaître, une fois sortie de la ferme. Sa « mater » lui « donnait des boutons », disait-elle. Cette prise de conscience très précoce enracine sa recherche au niveau du langage du corps.

Une autre réminiscence lui inspire son concept de « plusieurs je en un ». Un jour, elle entend son fils Martin se parler dans son lit. Elle lui demande à qui il parle. Il répond très sérieusement : « Il y a deux autres Martin, ce soir ». En questionnant davantage, la maman comprend que son fils imagine trois interlocuteurs en lui-même. Un premier Martin dispute un deuxième Martin pour avoir appelé sa sœur « souris », quand, en fait, le coupable se retrouve dans un troisième Martin. Ainsi, est née la métaphore du « théâtre » qui donne son titre à un de ses livres : *Théâtre du je*. Le metteur en scène, c'est bien le « je » lui-même qui s'astreint à naviguer entre les impossibles de la vie, écrit des scènes bouffonnes, des scènes tragiques, contradictoires entre elles, pour un personnage qu'il croit être quand il dit : « je ».

Pour écrire *Plaidoyer pour une certaine anormalité — à la défense des pervers*, elle s'est rappelée que toute jeune, un exhibitionniste a croisé son chemin. Joyce n'a pas eu peur, a senti même un lien avec lui, a gardé le secret sur son expérience pour y réfléchir plus tard. Pour elle, la perversion n'est pas un simple détour sur la

route du plaisir mais plutôt une création surgie du désespoir, un besoin vital face à l'angoisse de disparaître dans l'autre. Du coup, elle libère la psychanalyse de son moralisme quant aux déviations sexuelles. Dans le même esprit, pour les « affamés de l'impossible », elle implore le respect au nom de ceux qui tentent de survivre à travers des somatisations, des addictions à des substances comme à des partenaires.

Tout acte symptôme tient lieu d'un rêve jamais rêvé, d'un drame en puissance. À partir de cette assomption, elle s'abreuve à toutes les sources, son expérience personnelle, sa clinique, ses propres analyses, pour creuser de nouveaux chemins au pays de la sexualité, la féminité et la créativité. Il lui arrive même de raconter certains rêves personnels qui l'aident à comprendre une patiente à la mère vampirisante, différente de sa propre mère plutôt distante, passive.

Philippe Porret souligne aussi que la découvreuse vise à remettre en question l'idéalisation de la théorie qui peut invalider le travail de quelqu'un « en restant attaché avec opiniâtreté à des schibboleths métapsychologiques et cliniques ».

Dans cette biographie, l'auteur relie les événements, explique et met en lumière la place que Joyce McDougall accorde à l'affect, à l'imaginaire, à la créativité dans sa théorisation. Ce livre se lit comme un roman. Philippe Porret raconte la vie intime de cette petite fille, cette adolescente, cette femme, les influences qu'elle a été chercher en psychanalyse, en littérature, en peinture et évoque ses relations avec les êtres, très souvent artistes, qui bordent son quotidien. Il raconte un être, une psychanalyste aux prises avec ses quêtes, ses luttes, ses triomphes, ses déceptions, ses regrets.

Bon voyage au pays mcdougallien
doris-louise haineault
370, édouard-charles
outremont
qc h2v 2n2
dlh@sympatico.ca